

La Fontaine, *Fables*

Livre IV, XVI

LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT

Ce loup¹ me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :

Il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois avait à l'écart son logis.
Messer loup attendait chape chute^[1] à la porte ;
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiment de dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier :
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est ceci ! s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
Que, quelque jour, ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette...
Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches-fières
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi ! lui dit la mère ;
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit ;
Et ce dicton picard alentour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
« Mère tenchent chen fieux qui crie. »

¹ Celui de la fable précédente : « Le Loup, la Chèvre et le Chevreau » (« montrer patte blanche »).

Livre X, V

LE LOUP ET LES BERGERS

Un Loup rempli d'humanité
 (S'il en est de tels dans le monde)
 Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
 Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il, et de qui ? De chacun.
 Le Loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte.
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris ;
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte :
 On y mit notre tête à prix.
 Il n'est hobereau qui ne fasse
 Contre nous tels bans publier ;
 Il n'est marmot osant crier
Que du Loup aussitôt sa mère ne menace.
 Le tout pour un Âne rogneux,
Pour un Mouton pourri, pour quelque Chien hargneux,
 Dont j'aurai passé mon envie.
Et bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie ;
Paissons l'herbe, broutons ; mourons de faim plutôt.
 Est-ce une chose si cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?
Disant ces mots il vit des Bergers pour leur rôle
 Mangeants un agneau cuit en broche.
 Oh, oh, dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent. Voilà ses Gardiens
 S'en repaissant eux et leurs Chiens ;
 Et moi, Loup, j'en ferai scrupule ?
Non, par tous les Dieux. Non. Je serais ridicule.
 Thibaut l'Agnelet passera
 Sans qu'à la broche je le mette ;
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
 Et le père qui l'engendra.
Ce Loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
 Faire festin de toute proie,
Manger les animaux, et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons ?
 Ils n'auront ni croc ni marmite ?
 Bergers, bergers, le loup n'a tort
 Que quand il n'est pas le plus fort :
 Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

Sources : Apologue d'Ésope, rapporté par Plutarque (*Le Banquet des Sept Sages*, par. 13), qui rapporte les réflexions d'un loup voyant des bergers mangeant un mouton "Quel bruit vous mèneriez si je faisais ce que vous faites". Cette situation se trouve également dans Abstemius (Nevelet).

LIVRE III, III

LE LOUP DEVENU BERGER

Un loup qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.
Sa personne étant ainsi faite
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante approche doucement.
Guillot le vrai Guillot étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément.
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette.
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire,
Et pour pouvoir mener vers son fort les brebis
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire,
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup :
C'est le plus certain de beaucoup.



Charmante comparaison d'illustrations sur le site de l'Institut de France :
<https://www.institutdefrance.fr/publications/le-loup-devenu-berger/>